



Hommage à Louise Rennison

Le Père Noël avait vu juste en glissant sous mon sapin le premier volume du *Journal de Georgia Nicholson*. J'avais 11 ou 12 ans ; *Mon nez, mon chat, l'amour et moi*, et le reste de la série écrite par Louise Rennison, allaient devenir, le long de mon adolescence pathétiquement complexée, une indispensable réserve de gaz hilarants. Georgia, collégienne anglaise, nez et nunga-nunga (entendre : poitrine) trop gros, mère court vêtue, chat cyclothymique, veut sortir avec Super-Canon, traîne avec Dave la Marrade (toi, tu hurles : *C'est lui qu'il te faut!*), et s'adresse à sa tripotée de copines – et aux lectrices de son journal – dans une langue hyperexpressive, *cash*, semi-inventée, à l'humour délicieusement *british*. Chaque page libérait dix fous rires.

En France, en grande partie grâce à la magistrale traduction de Catherine Gibert et aux couvertures fluo illustrées par Claire Brétécher – tranchant avec les sobres beiges de L'École des loisirs sur mes

étagères – la série a eu un énorme succès. C'était le début des années 2000 : il y avait déjà de la littérature ado, mais Rennison (avec Marie-Aude Murail, Anne Fine, Susie Morgenstern...) était l'une des rares qui *sonnaient vrai*, qui *savaient* ce qu'être ado voulait dire.

Plus tard, j'ai compris l'intérêt socioculturel de cette série, qui se moque de la middle-class anglaise, confortablement installée dans ses banlieues résidentielles, aux adultes paresseusement conservateurs,

peuplant les collègues privés de leurs filles un peu délurées.

Ultrapopulaire en Angleterre, la série a été adaptée en film et suivie par un *spin-off* (*Les Méaventures de Tallulah Casey*), qui a remporté le « Roald Dahl Funny Prize ».

Louise Rennison, qui, paraît-il, était aussi pétillante que ses livres, est morte le 29 février 2016, à 64 ans. Anglaises ou françaises, mes copines ont partagé sur Facebook, entre rires et larmes, leurs extraits préférés. Encore aujourd'hui, regarder ma collection, martyrisée par les relectures, suffit à me faire sourire.

Clémentine Beauvais

